

# L' Abeille.

5me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

5me. Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 15 FÉVRIER 1853.

No. 20.

## CORRESPONDANCE DE L' ASSOMPTION.

### REFLEXIONS SUR LE MONDE A L'OCCASION DE LA MORT D'UN AMI.

Dans ce malheureux monde où tout passe et s'enfuit,  
Où tout s'en va roulant dans l'éternelle nuit,  
Dà l'homme quelqu'il soit, gémit et se lamente,  
Dà le malheur le suit, l'accable et le tourmente  
Jusqu'à ce qu'il parvienne au tombeau destructeur,  
Je croyais que toujours le plus parfait bonheur  
Devait nous enivrer de ses magiques charmes,  
Que tout homme ignorait l'infortune et les larmes,  
Qu'un brillant avenir souriait à ses vœux,  
Qu'au gré de ses souhaits tout le rendait heureux.  
Je croyais que la vie était presque immortelle,  
Que le bonheur était son compagnon fidèle  
Et qu'elle s'écoulait dans la tranquillité,  
Comme un vaisseau qui voguait en pleine sûreté,  
Ou comme le ruisseau dont l'onde fraîche et pure  
S'écoule, fugitive, avec un doux murmure.

Trompasse illusion dont j'étais ébloui,  
Ton magique bonheur s'est donc évanoui  
Avec mon fol espoir qu'un vain songe a fait naître !  
Ne l'ai-je vu briller que pour le voir paraître,  
S'échapper à ma vue et fuir dans le lointain  
Comme le trait qui siffle et disparaît soudain ?  
Maintenant sans espoir, seul au milieu du monde  
Je poursuis, désolé, ma course vagabonde.  
Le nuit succède au jour, et le jour à la nuit,  
Et toujours la douleur m'accable et me poursuit.  
Heureux temps dont déjà j'entrevois l'aurore  
Où sont tes jours si purs que je regrette encore !  
Où donc est ce bonheur que tu me promettais  
Et ces plaisirs si doux que tu me présentais ?  
Mon jeune cœur séduit par leur vaine apparence,  
Fit le triste jouet d'une folle espérance.

Cependant quelques fois je m'arrête incertain  
Et crois voir le bonheur briller dans le lointain ;  
Que cette douce erreur m'anime et me soulage !  
Mais je crois le toucher et n'en vois que l'image.  
Tout mortel ici bas désire le bonheur,  
Mais hélas ! croyez moi, ce n'est qu'une vapeur,  
Qu'un mot mystérieux, qu'une ombre chimérique,  
Qu'un faux enchantement, qu'un fantôme magique  
Qui passe en se jouant de la crédulité  
Et nous laisse incertain de sa réalité.  
L'homme naît : quelques cris annoncent sa carrière ;  
Il ouvre en soupirant son humide paupière.  
Une larme... un soupir échappé de son cœur  
Est le premier tribut qu'il paie à la douleur.  
A peine paraît-il que la triste infortune,  
Assise à ses côtés l'observe et l'importune.  
Il n'a pas reposé dans son humble berceau  
Que le temps l'aperçoit et l'entraîne au tombeau.  
Au printemps de ses jours s'il sourit à la vie  
Et pour ses faux attraits éprouve quelque envie,  
Ah ! qu'il se sent bientôt plongé dans la douleur  
Et forcé de plier sous le poids du malheur !

Tout soupire ici bas, tout est dans la souffrance,  
Et traîne en gémissant sa pénible existence.  
Tel est dans cet exil notre triste destin  
Que nous voyons à peine éclore un beau matin.

Pour moi je ne vois rien qui soit digne d'envie,  
Rien qui puisse un instant m'attacher à la vie.  
J'ai voulu contenter l'ardeur de mes desirs,  
J'ai voulu les combler par des plus beaux plaisirs.  
Mon cœur, les premiers jours, sentit quelques délices,  
Mais je ne vis bientôt que regrets, que supplices.  
Etranger en tout lieu, désespéré, plaintif,  
Je suis comme un coupable, errant et fugitif.  
Timide nautonnier au milieu des orages  
Je suis sur une mer qui n'offre que naufrage ;  
J'abandonne ma barque à la merci des vents,  
Je la laisse voguer au caprice du temps.  
Mais la mer devenue orageuse, écumante,  
Menace d'engloutir ma nacelle tremblante,  
Quelques vagues encore... et la plus triste mort  
Va fixer pour toujours mon déplorable sort....

C'est ainsi qu'absorbé par la mélancolie,  
Je ne puis disiper ma vague rêverie.  
Oh ! que dans mes ennuis je me croirais heureux,  
Si quelqu'un sur mon sort daignait jeter les yeux !  
Mais pas même un ami qui daigne me sourire....  
Un sourir... un regard, c'est ce que je désire,  
Mais c'est trop désirer : un regard de pitié,  
M'est même refusé ! Tendre et douce amitié,  
Hélas ! sur les mortels quel est donc ton empire ?  
Qu'ai-je dit ? je me perds... pardonne à mon délire,  
O céleste amitié, pardonne au désespoir  
Qui me fait oublier ma raison, mon devoir,  
Pardonne à ma douleur, pardonne encor, pardonne.  
Où, quelqu'un dans ce monde où l'ennui m'environne  
A connu mes chagrins, a vu couler mes pleurs,  
Est venu sous mes pas répandre quelques fleurs.  
Je l'ai vu cet ami, dans mes tristes alarmes,  
Je l'ai vu s'approcher pour essuyer mes larmes ;  
Et l'ai vu s'empresser de me tendre la main  
Et m'offrir pour retraite un asile certain.  
Je me vis soulagé de ma douleur profonde,  
De celle de me croire insupportable au monde.

L'homme en son désespoir croit qu'il est en tout lieu  
Egalement haï de la terre et des cieux.  
Quand je vis qu'à mes maux un cœur était sensible,  
Mon destin me parut moins triste et moins pénible.  
Les chagrins chaque jour s'éloignaient de mon cœur,  
En voyant devant moi cet ange bienfaiteur.  
Que ce bonheur hélas ! fut de courte durée...  
Une mort... une mort triste et prématurée  
L'enleva pour toujours à mes embrassements.  
Je touche, m'a-t-il dit, à mes derniers moments,  
Souviens-toi, cher ami, de mon ombre effacée.  
Il ne peut achever. Sa main était glacée,  
Ses yeux ne voyaient plus qu'une faible lueur,  
Son corps se raidissait ; une froide sueur,  
La sueur de la mort, parcourait son visage.  
Sa paupière se ferme ; un lugubre usage  
La couvre pour toujours de son obscurité  
Et m'enlève l'espoir de ma félicité.  
A ce triste moment la raison m'abandonne.  
Je repousse et maudis tout ce qui m'environne.  
J'accuse la nature et la terre et le ciel  
De m'avoir enlevé ce généreux mortel.  
Je refuse de voir toute figure humaine.  
Errant sur des tombeaux, cherchant son ombre vaine,  
Je veux m'ensevelir dans le même cercueil,  
Le seul remède hélas ! qui peut finir mon deuil  
Mais pourquoi rappeler ces scènes douloureuses ?  
Laissons dormir en paix des cendres bienheureuses.  
Mais vous, vos ses amis qui demeurez muets,  
Consacrez à son ombre au moins quelques regrets.

Arrosez de vos pleurs la sépulchrale pierre  
Où fut gravé son nom, et le funèbre lierre  
Qui couvre son tombeau, triste et silencieux  
Comme la sainte horreur qui régnait dans ces lieux.

Oui, la voix de mes pleurs répandus sur ta tombe,  
Te dit trop, cher ami, que ton uni succombe  
A sa juste douleur, au triste désespoir  
De ne te plus parler, de ne te plus revoir.  
Puisses-tu dans la joie, ombre sainte et chérie,  
Puisses-tu contempler l'éternelle patrie.  
Oui, puisses-tu toujours, dans une sainte ardeur,  
Adorer l'Éternel dans toute sa splendeur.  
Puisses-tu quelques fois dans ta vive allégresse  
Jeter sur mon exil un regard de tendresse.  
Mêler quelques douceurs aux ennuis dévorants  
Qui ne me laisseront qu'à mes derniers instants.  
Et moi pauvre exilé, nourri dans les alarmes,  
Oui, j'irai te jurer que ton doux souvenir  
Ne m'abandonnera qu'à mon dernier soupir.  
Ves pleurs demandront à ta cendre endormie  
Si le destin bientôt doit terminer ma vie,  
S'il doit réaliser bientôt le doux espoir  
Seul espoir de mon cœur, celui de te revoir.

ALFRED TRANCHENONTAGNE,  
Elève de l'Assomption.

M. Aug. Nicolas, après une citation de deux pages de M. de Lamennais, dans lesquelles celui-ci montre les admirables rapports des deux sacrements, de l'Épénitence et d'Eucharistie, fait la réflexion suivante :

“ De quel poids ces paroles ne tombent-elles pas sur la destinée actuelle de leur auteur, et comme elles en reçoivent une confirmation terrible et plus éloquente que tous les discours ? Vous avez dit vrai, illustre et douloureux génie, et vous êtes devenu vous-même la victime d'expérience de vos propres leçons : *Le cœur de l'homme est un abîme, et Dieu seul l'a pénétré.* . . . Il est bien vrai que la Religion, qui vous inspirait alors, explique seule, et dirige ce cœur indocile et inexplicable, et qu'elle prouve hautement par là qu'elle est l'ouvrage de Dieu ; car, depuis le jour où vous vous en êtes détaché vous-même, malgré la force de votre nature d'élite, il n'y a plus eu pour vous que trouble, erreur et confusion... Sans doute cette grande vérité était déjà prouvée de reste par la chute de tant de vos devanciers, et vous permettez à un cœur ému de votre sort de lui adresser ce mot inspiré à une grande amitié par une grande infortune.